

Désobéissance

Avant-propos

(En aparté) En vous proposant immédiatement un second chapitre qui ne s'adresse qu'à des considérations hors atelier, il est possible que vous m'en vouliez un peu de retarder les sections purement picturales.

Et pourtant, il vous faudra faire preuve de patience. D'une patience qui n'est pas sans rappeler celle des peintres par vocation, eux, bombardés quotidiennement par tous ces agacements non picturaux dont je vous fait part. D'une patience qui est le prix à payer pour avoir les coudées franches en matière de peinture, que l'on soit peintre ou non.

L'exorcisme tire à sa fin, mais poursuivons...

« Si, en tant que créateur, tu participes à telle ou telle manifestation officielle, on te donnera telle ou telle véritable occasion de création. Tu peux penser ce que tu veux : à condition de manifester ton accord, de ne pas créer d'obstacle, d'oublier tout attachement à la vérité et de faire taire ta propre conscience, alors les portes te seront grandes ouvertes. Mais, si l'adaptation superficielle est devenue le principe fondamental de la mise en valeur dans la société, quelles peuvent être les qualités des personnes ainsi mobilisées et quelles sortes de personnages peut-il bien arriver sur le devant de la scène? »

L'extrait aurait pu facilement provenir d'un manifeste artistique contemporain né en Amérique du Nord. Mais en fait, il fut écrit par Vaclav Havel, en 1975, dans une lettre ouverte adressée au dirigeant du parti communiste tchécoslovaque.

Totalitarisme avoué ou pas, les pressions dissuasives exercées à l'encontre de la liberté de peindre comme on l'entend n'en sont pas moins bien réelles.

Il est vrai qu'on ne condamne plus les peintres au goulag. En revanche, aux plus jeunes, on enseigne non pas le riche et difficile métier de la couleur (et de la ligne) mais plutôt les facilités de la *peinture-au-goût-du-jour-seulement-destinée-à-être-subventionnée*. On encourage les peintres à *produire-ce-qui-se-vend*. On aime bien les *cataloguer-légiférer-réglementer* via des statuts d'artistes qui ne veulent rien dire...

La liste des pièges, entraves et empêchements est bien longue... trop peut-être. Je ne m'en tiendrai donc qu'à l'omniprésence du conceptualisme et à l'industrialisation de la peinture, véritables fers de lance de la tendance de nos sociétés à normaliser par le bas.

Le conceptuel à la portée de tous

Si je consulte un dictionnaire, je trouverai certainement une entrée semblable à celle-ci: *Art conceptuel*, tendance de l'art contemporain qui fait primer l'idée sur la réalité matérielle de l'œuvre. Mais en pratique, qu'est-ce que le conceptuel?

(En aparté) Personnellement je n'aime pas voir le mot Art côtoyer de si près celui de conceptuel. À l'expression consacrée, je préfère employer le conceptuel, conceptualisme et autres néologismes.

Voici des faits qui se sont déroulés à une époque où je n'avais pas encore commencé à peindre pour la peine. Suite à un déménagement, j'avais perdu les coussins de deux chaises. À leur apparence décharnée, l'idée me vint de les placer à un mètre l'une de l'autre et de les abouter en posant, à cheval sur leurs sièges, une solide planche de bois que j'avais artistiquement vernie. L'installation me faisait une jolie tablette, qu'un mois plus tard je transformais en banc purement décoratif par l'ajout de deux coussins.

(En aparté) À la lecture des prochains paragraphes, que mes amis se rassurent! À mes yeux l'assemblage initial chaises-planche-coussins n'a jamais été autre chose qu'un objet de curiosité.

Imaginons maintenant qu'une délirante malaria associative s'empare de moi. « Les chaises, jadis utiles, sont reléguées au rôle de simples piliers... La planche, hier encore insignifiante, est devenue de première importance... La place traditionnelle de l'homme (les chaises), disparue!... La planche vacante, un trône à prendre!... Remplaçons ces coussins trop accueillants par de rugueuses plaques en métal... Assurons-nous que l'interdiction de s'asseoir soit matériellement évidente, peignons des schémas de circuits intégrés sur les plaques... Ah! l'homme évincé par la machine!... Ajoutons quand même, pour faciliter les choses aux *ign-Art-s* qui *n'y-comprennent-jamais-rien-de-toute-manière*, une poupée nue, élaboussée *rouge-sang-à-peine-accouchée*, posée par terre sous la planche parce que n'ayant nulle part où se poser... Finalement, un titre vaguement prémonitoire: *Infanticides virtuels*. »

Et le pseudo-artiste, se reposant le septième jour, s'exclamant: « Ah! quelle création. Si Art! Quelle œuvre! Ne mérite-t-elle pas d'être mise en prose, page intellectuelle après page sociologique après page philosophique? Comment garder pour soi une œuvre si marquante alors qu'elle

devrait être subventionnée et exposée dans les plus prestigieux endroits! »

Un exemple en peinture? Imaginons cette fois une toile de quelques mètres carrés entièrement peinte d'un bleu ciel uniforme. Ajoutons au bas une lisière brunâtre pleine largeur. Finalement, dessinons puérilement un *homme-allumettes vert-maladif* au centre du tableau. Et encore le pseudo-artiste de s'exclamer: « Ah! quelle œuvre!... Si Art!... Si *Solitude-de-l'homme-dans-l'univers!*... Si *Pôuvre-peintre-incompris!* »

Mais trêve de crises fiévreuses et d'ironie. Disons simplement qu'un tableau conceptualiste se reconnaît facilement. En fait quand je quitte du regard une telle pièce, invariablement j'ai l'impression d'avoir assisté à une insensible déclamation intellectuelle. Les pièces sont la plupart du temps techniquement pauvres, visuellement fades, impersonnelles, interchangeables, souvent baptisées avec emphase et parrainées par des textes insipides tout en amphigouris à la mode.

Une autre petite note... Afin de mousser une exposition conceptualiste tenue dans un musée de Montréal, un publiciste a retenu le slogan *Ingénieux*³. Voilà qui en dit long!

Depuis quand l'art est-il synonyme d'ingéniosité? Un mécanisme, une démonstration mathématique, un agencement intellectuel, un slogan peuvent être ingénieux. Mais l'art?... soyons quand même un peu plus sérieux! Viendra-t-il un jour où l'on entendra prétendre que Vincent van Gogh était un artiste parce qu'il était avant tout un ingénieur bon-homme?

(En aparté) À l'origine, j'avais prévu m'arrêter ici, refusant d'intenter un procès au conceptualisme. Pour tout dire, je pressentais ne pouvoir continuer que par les saccades d'une méchanceté qui irait bien au delà de mon éternelle mauvaise

humeur. Cela dit, j'ai relu par hasard un passage de Wassily Kandinsky: « Le point de vue purement intellectuel de nos jours mène vers une aliénation de la sensibilité... ». Une voie de contournement plus sereine dans laquelle m'engager, s'était éclairée.

Il y a près de cent ans, Kandinsky mettait les peintres en garde. Mais aujourd'hui, comment expliquer l'apparente position de force du conceptualisme, omniprésent à tout le moins dans les milieux officiels et académiques? Par une insensibilité générale cultivée quotidiennement par des horreurs visuelles (journal télévisé, images de guerre en direct et affiches publicitaires)? Par une quelconque loi du moindre effort ânonnant haut et fort que l'idée seule suffit? Par une propension de nos sociétés à vouloir rationaliser les dimensions humaines? Ou encore, dans la montée de l'ère des vies virtuelles vécues par l'entremise des jeux en réseau, par le désir de mettre en pixels les personnalités individuelles pour les remplacer par des impersonnalités de masse?

Qui sait... et qu'importe! N'étant ni sociologue ni psychologue, je préfère considérer les choses d'un simple point de vue pictural. Quant à moi, la peinture se comporte comme un phénomène ondulatoire. Considérez si vous le voulez bien les cent années qui ont chevauché à parts égales les XIX^e et XX^e siècles. Ne se sont-elles pas révélées particulièrement riches en révolutions picturales de toute sorte? Mais aujourd'hui, au tournant du millénaire, en sommes-nous arrivés à nous bercer oisivement dans le creux de l'onde des sensibilités picturales? Il est trop tôt pour s'en convaincre avec certitude, mais intuitivement cela me semble évident.

(En aparté) Le lecteur m'en voudra peut-être un peu de le laisser en plan. Mais poursuivre sur la dernière lancée me ferait trop anticiper sur une autre partie du livre plus pro-

pice aux spéculations picturales. Cela dit, j'ai bien envie de terminer mon texte tout en m'amusant un peu.

« Mesdames et messieurs les jurés de l'histoire, le conceptuel prétend que *l'Art de la peinture* est accessible à quiconque a une idée à émettre. Une idée dont il importe peu qu'elle soit antérieure, rapiécée au fur et à mesure ou postérieure à la fabrication d'un tableau, du moment qu'elle puisse se formuler verbalement et s'insérer dans une sorte de consensus intellectuel contemporain à la mode. Une idée qui, de préférence, sera prétendue hors de portée pour le commun des mortels n'ayant pas bénéficié des enseignements philosophiques au goût du jour.

Foutaise, mascarade et pédanterie !

Je serai bref. Il me semble inutile de revoir l'ensemble de la preuve, le conceptuel se condamnant lui-même, par l'évidente insensibilité visuelle et picturale de ses procédés. Je ne vous rappellerai ici que la mise en garde de Kandinsky, un peintre abstrait aux méthodes systématiques en tout ce qui concernait les matérialités de la peinture.

Mesdames et messieurs, je vous propose de conclure que LE CONCEPTUALISME N'EST EN FAIT QUE LES PAUVRES, INSUFFISANTES ET INSENSIBLES PRÉTENTIONS ARTISTIQUES D'UN NON-ART, celles de la raison. »

(En aparté) Qui vivra encore cinquante ans, connaîtra le verdict ! D'ici là, comment ne pas me rappeler une prophétie de Louis-Ferdinand Céline devenue tout actuelle : « La merde a de l'avenir. Vous verrez qu'un jour on en fera des discours. »

Le conceptuel / surdité

Voici quelques extraits épurés d'un dialogue que j'ai eu avec une jeune femme quasi diplômée artiste en arts visuels,

conceptuelle convaincue et fière ambassadrice du monde universitaire. Cela dit, je n'ai pas vu ses tableaux.

– Quelle est ta conception de la peinture? me demande Suzanne [nom fictif].

– Je n'ai pas de conception de la peinture, peindre est une expérience humaine.

– Mais ça! c'est une conception en soi, ajoute-t-elle.

– Eh que non! Peindre est un état de fait, qui ne nécessite nullement les *a priori* de la raison, et ce depuis Lascaux.

– Mais la peinture a changé depuis les maîtres des années 1850 à 1950 auxquels tu te réfères si souvent, s'objecte-t-elle.

– On t'a fait croire qu'il en va ainsi. Oui les toiles sont différentes. Par contre on ne saurait changer la nature des peintres si facilement. Un peintre sera toujours quant à moi un amoureux de la couleur ou de la ligne.

– Il faut être de son temps, savoir s'adapter aux courants actuels pour avancer en Art! me lance-t-elle.

– Kandinsky disait « L'artiste doit être aveugle vis-à-vis de la forme *reconnue*, sourd aux enseignements et aux désirs de son temps. » De plus, j'aime bien ses toiles. Alors dis-moi, qui devrais-je croire?

Somme toute pour Suzanne, l'idée même de peindre sans préconception, sans miroir, sans filet et sans repère littéraire la terrorise complètement. Tels sont les *artistes-en-herbe* que l'on déforme en plus de les endetter inutilement. Combien y a-t-il de gens talentueux qui, à force de se regarder penser jusqu'à en vouloir peindre des torrents de paroles, en sont venus à développer les aptitudes de la critique et de la philosophie tout en éconduisant celles de la peinture? Que faire des jeunes gens qui ont adopté comme religion picturale les

démarches stériles et les discours ronflants? Peut-être espérer qu'ils vieilliront mieux.

De mon interlocutrice, je n'ai rien appris si ce n'est encore une fois de ne pas trop fréquenter les milieux officiels. Mais peut-être ne suis-je qu'un incorrigible idéaliste trop dur d'oreille. Faudrait le demander à Suzanne.

« La machine à caca » de l'Uqam

On a pu lire dans un journal de Montréal que: « Déjà malmenée sur la place publique en raison de problèmes de financement, l'UQAM [Université du Québec à Montréal] risque de faire jaser en déboursant 30 000 \$ pour accueillir dans sa galerie principale une œuvre d'art qui défèque et devant laquelle les visiteurs sont invités à venir manger. »

Et plus loin dans l'article: « Les 30 000 \$ que coûte l'exposition sont fournis par le Conseil des arts du Canada, une somme qui provient d'une enveloppe réservée aux échanges entre collègues du Canada en art contemporain. » « Ce ne sont pas des budgets de l'UQAM » tient à dire Mme [la responsable de la galerie] et celle-ci d'ajouter: « La galerie a participé à forger une réputation internationale de haut niveau pour l'UQAM ».

L'histoire ne me révolte pas, j'en ai vu d'autres... Mais elle me fait rire aux éclats! On peut exposer de la merde du moment que c'est quelqu'un d'autre qui paie la note (Canada). Si la réputation de l'UQAM passe par la merde, qu'y enseigne-t-on exactement? La manière de faire sa litière dans les mondes officiels?

À Madame la responsable de la galerie :

« Soyez certaine que la merde, on y a pensé avant vous ! Il y a déjà bien longtemps que Louis-Ferdinand Céline en avait prévu l'usage [en faire des discours].

Si la galerie, comme vous le dites, a participé à forger une réputation internationale pour l'UQAM, en toute logique ne devriez vous pas la renommer ? Pourquoi pas *l'UQAQAM* ? Question de bien éclabousser, que dis-je... d'enrober ! l'institution du prestige artistique que vous prétendez acquérir pour elle... De mon côté, je ne saurais attendre...

Si au surplus j'avais la méchanceté facile, je pourrais peut-être vous suggérer de remplacer votre recteur par un rectum. Mais tout compte fait, non. Ce serait vraiment trop conceptuel de ma part... et, pire encore, il me faudrait vomir discours et démarche mille pages durant. »

Domage que Céline n'ait pas songé à allonger la liste des usages merdiques par un «... et on en fera aussi des pseudo œuvres d'art [sic]. »

Coq-à-l'âne et sophismes

« Pour la nouvelle saison culturelle 2009-2010, [...] vous convie à l'exposition *ART: Économie - Histoire - Société - Politique*. Cette exposition regroupe [...] artistes membres de [...]. »

Le texte de cette invitation à une exposition thématique tenue dans un lieu de diffusion connu de Montréal s'enchaînait sur deux paragraphes qu'il vaut vraiment la peine d'examiner, fragment par fragment. Ils illustrent à merveille la sorte de dérapage auto-justificatif qui est monnaie courante chez ceux qui ont la rage des causalités à tout prix.

« Avec l'avènement de la Modernité, au début du XX^e siècle, l'Art se distancie [sic] des traditions ancestrales. »

Bon! passe encore... mais il aurait fallu préciser les traditions visées. Voulait-on faire référence au défilé des *-ismes*, à la naissance de l'abstraction, à un changement dans l'attitude des peintres? Mystère...

« De ce fait, force est de se questionner sur le lien économique, historique et politique qui relie l'Art aujourd'hui avec la société dans laquelle il s'inscrit. »

C'est ici que cela se gâte. Et pas juste un peu!... On saute joyeusement du coq-à-l'âne. Par pur sophisme, on a d'abord introduit, à des fins d'apparence de probité, une généralité admise de tous, pour immédiatement en conclure par: « De ce fait, force est... »

Et on conclut sur quoi? En reprenant en enfilade les évangiles insensibles de la raison: questionnement, lien [causal], économie, histoire, politique, relier [encore le même lien causal, et dans la même phrase s'il vous plaît!...], société.

Deux phrases à peine et il n'est déjà même plus question de peinture!

« Les [...] artistes proposent de multiples réponses, témoignant de la relation qu'ils entretiennent avec la société actuelle [...]. »

J'ignorais qu'un artiste devait témoigner de son époque. Je croyais plutôt qu'il se devait d'avoir à cœur de manifester son amour de la peinture par les qualités picturales de ses tableaux.

Socialement parlant, chacun d'entre nous est le témoin de son époque ne serait-ce que par sa présence et ses actions quotidiennes, celles-ci plus éloquentes que mille tableaux.

Pour témoigner, peindre est vraiment superflu ; photographier, préférable ; agir, beaucoup mieux.

Mais bref, on enfonce un peu plus le clou de la causalité par des tandems *questions-réponses, société-art*.

« [la société actuelle] qui inspire et influence leur production artistique, autant au niveau plastique qu'au niveau thématique. »

Il y a déjà un siècle, Wassily Kandinsky [qu'il vaut la peine de citer complètement à nouveau] nous disait que « L'artiste doit être [...] sourd aux enseignements et aux désirs de son temps. Son œil doit être dirigé vers sa vie intérieure et son oreille tendue vers la voix de la nécessité intérieure. » Aujourd'hui, plusieurs ont oublié, beaucoup trop n'ont jamais su !

Cette vie intérieure de l'artiste, dont l'amour et la connaissance du métier de peindre doivent être parties intégrantes, les grands raisonneurs la détrônent pour la remplacer par les dépersonnalisations de la société avec tous les nivellements par le bas que cela comporte. Nivellements « [...] autant au niveau plastique qu'au niveau thématique. »

« La diversité des supports et techniques utilisés, ainsi que les opinions exprimées montrent que la question touche les artistes de toute allégeance esthétique et incite le spectateur à se questionner lui-même. »

En bout de piste l'argumentation causale débouche sur une généralisation « [...] montrent que la question touche les artistes [...] ». On prend également grand soin d'assommer le spectateur en lui faisant croire que *lui-aussi-devrait-se-questionner*, simple question de fermer la boucle causale par une auto-justification et de s'assurer de bien courir en rond après sa queue.

Or j'ai vu l'exposition en question.

À mes yeux, elle s'est avérée une macédoine de résultats visuels décevants. Les pièces présentées ne témoignaient [le mot à la mode chez les raisonneurs] ni d'une bonne compréhension de la couleur ni de force picturale en matière de ligne. En fait, des pièces très ordinaires que n'amélioreraient en rien de longs textes *béni-oui-oui-d'opinion-sociale-d'artiste* qui entrecoupaient la monotonie des tableaux présentés.

En m'échappant du vernissage de l'exposition, le texte [cité dans l'avant-propos] de Vaclav Havel m'est revenu à l'esprit. Ma soirée n'avait pas pour autant été totalement perdue... après tout j'avais bu un peu de vin et pris quelques bouchées.

Quant à moi, j'ai bien hâte de recevoir une invitation à l'antipode de la précédente. Peut-être, un jour, pourra-t-elle se lire comme ceci :

« Pour la nouvelle saison culturelle, [...] vous convie à l'exposition *Couleur - ligne - plastique*. Cette exposition regroupe [...] artistes membres de [...].

Avec l'avènement de la Modernité, au début du XX^e siècle, les peintres se distancent picturalement de leurs prédécesseurs. L'influence des *-ismes*, l'abstraction, les nouvelles matières à peindre y ayant grandement contribué. Aujourd'hui, force est de poursuivre l'aventure en s'engageant sur le sentier des possibilités visuelles créées notamment par l'acrylique.

Les artistes vous offrent des pièces où vie intérieure, couleurs, lignes, plastique, techniques... opèrent en synergie. L'éventail des possibilités picturales présentées vous invite d'abord et avant tout au seul plaisir des yeux. Ensuite? Eh bien... entière liberté de vagabonder plus avant dans le monde des sensibilités de la peinture! »

Pour en finir avec le conceptualisme

« Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage » disait Jean de La Fontaine.

Les jours du conceptualisme sont picturalement comptés avec ses tableaux bientôt condamnés aux oubliettes et ses *surtout-jeunes-adeptes* qui lui survivront. Inutile donc de m'acharner sur le moribond par une litanie d'exemples sur les insuffisances de la raison. J'ai bien d'autres chats à fouetter...

Me parlera-t-on dorénavant de conceptualisme que je dirai à qui veut bien l'entendre :

« Oui, la merde a eu de l'avenir. Et oui, un jour on en a fait des discours et des démarches. Mais maintenant il est grand temps que les peintres, du moins ceux qui en sont intérieurement et techniquement capables, passent à autre chose et songent à peindre pour vrai!... »

Refus global, prise 2

Il y a plus de 60 ans *Refus Global* vit le jour sous la plume de Paul-Émile Borduas. En apposant leur signature sur le manifeste, une poignée de peintres et d'artistes québécois se sont également opposés aux carcans sociaux et aux limites artistiques de l'époque.

Aujourd'hui, c'est l'industrialisation de la peinture qui se trouve aux premières loges des contraintes et des empêchements à peindre comme on l'entend. Les temps ont changé, voilà tout.

En fait, rien n'est jamais définitivement gagné pour les peintres qui ont à cœur les idéaux de la peinture. Il leurs restera toujours tant de combats :

— refus des dictats du commerce pictural,

- refus des encouragements à la carrière au détriment de la vocation,
- refus du mimétisme et du *lèche-malpropre* pour être mieux subventionnés,
- refus des normalisations et des *statuts-d'artistes-institutionnalisés*,
- refus des ingérences de toute sorte...

Défendre bec et ongle l'intégrité de son atelier et son amour de la peinture, c'est également ça pour un peintre « être [...] sourd aux enseignements et aux désirs de son temps » [toujours de Kandinsky].

Inspide litanie anecdotique

Formations, expositions solo et collectives, résidences, subventions, collections, prix, publications, bibliographies, périodiques, essais, articles de presse, conférences, projets de curateur [ouf!...] Dans le catalogue saisonnier d'une galerie *pro-universitaire* de Montréal, on pouvait voir que tous les peintres répertoriés avaient eu droit à leur soixantaine d'entrées hétéroclites, de quoi bien remplir une page de journal. Des peintres d'à peine 30 ans... des artistes émergents à ce qu'ils disent.

Quant aux tableaux reproduits au catalogue et à ceux vus lors d'une exposition, je les ai trouvés passablement limités sur le plan pictural, n'offrant rien de plus que le très ordinaire des productions en entonnoir des écoles.

Pour la vaste majorité des *diplômés-artistes* nés des usines universitaires, moulantes et conceptualisantes, l'unique façon de tenter de se détacher du troupeau c'est d'allonger la liste des insignifiances anecdotiques, leurs tableaux étant incapables de se démarquer seuls!

Pour un peintre, faire passer son cv personnel avant celui de ses tableaux n'est rien d'autre qu'une technique de marketing à la *star system*. Un système qu'on alimente notamment en organisant des événements en vase clos auxquels assistent très majoritairement des *artistes-sur-papier*, confirmés ou en devenir.

Malheureusement, c'est devenu aujourd'hui une manière très répandue de *faire-artiste-professionnel* que d'aligner *ad nauseam* retours d'ascenseur et *choses-à-inscrire-dans-un-cv-pour-des-demandes-de-subventions*.

Personnellement, j'aimerais bien que les peintres, du moins ceux qui en sont encore capables aujourd'hui, mettent simplement l'historique de leurs tableaux en évidence. Rien de plus!

Pédanterie organisée

Il existera toujours des associations pseudo-artistiques qui appliqueront des critères non visuels dans le choix de leurs membres. Voici la procédure d'admission à l'un de ces organismes dont je ne voudrais jamais faire partie :

« Toute personne ayant un baccalauréat de niveau universitaire dans le domaine des arts visuels est acceptée comme membre actif sur présentation d'une demande d'adhésion accompagnée de son diplôme ou, tout artiste inscrit dans une démarche professionnelle peut présenter une demande d'adhésion accompagnée d'un curriculum vitae et de 10 photos de ses œuvres, lesquels documents seront étudiés par un comité. »

Encore une fois, je ne peux pas me taire car, industrialiser la peinture, c'est aussi accorder une quelconque importance, jusqu'à l'aveuglement le plus complet, aux choses qui ne veulent strictement rien dire sur le plan pictural.

« Aux dirigeants de l'association,

Voyons un peu si j'ai bien compris... Avec un chiffon de papier à brandir, je pourrais peindre des scènes pornographiques avec de la merde de castor et, malgré l'odeur, vous m'accueilleriez à bras ouvert. En revanche, vous analysez la candidature des sans-papiers... Hmm...

C'est évident que votre groupe manque totalement de rigueur artistique, ne croyez-vous pas? En fait vous auriez avantage à lire, ne serait-ce qu'une fois, ce passage du manifeste de *Prisme d'Yeux*, un groupe fondé par le peintre Alfred Pellan [dont j'ose espérer que vous connaissez le nom]: *C'est en toute objectivité mais avec prudence que Prisme d'Yeux recrute ses membres. Il ne juge qu'en fonction de l'intensité et de la pureté de leurs œuvres en regard de la tradition.*

Tout a déjà été entendu. Et ça, bien avant vous! »

Déformation

Il n'est pas rare de trouver annoncés ici et là des cours destinés aux peintres qui portent sur l'art de se plier aux dictats de l'industrie.

Tantôt on proposera des ateliers d'écriture clonés sur l'idée bien conceptuelle et nauséabonde que « C'est autant par les textes qu'il produit que par le corpus d'œuvres qu'il présente que l'artiste en arts visuels inscrit son propos et son identité artistique. »

Tantôt on offrira des séances d'information sur le dossier d'artiste, abusivement considéré comme « le principal outil de représentation de l'artiste au sein du milieu professionnel des arts visuels ».

Et il y a bien sûr les séminaires sur les relations de presse afin de permettre aux peintres de « collaborer avec les dif-

fuseurs (galeries, centres d'exposition) dans la promotion de leurs œuvres ».

Le tout « pour répondre aux besoins des artistes ainsi qu'aux exigences du milieu professionnel des arts visuels », à ce qu'on accentue deux fois plutôt qu'une.

Personnellement, je ne crois pas un seul instant qu'un peintre doive se soumettre aux caprices purement commerciaux d'un milieu soit disant professionnel. Un milieu qui, en 2011, rime bien plus avec uniformisation, marketing, servilité et *lèche-malpropre* qu'avec qualité picturale.

Aux sens purement artistique et qualité de métier, la *milieu* n'a rien de professionnel. Il n'est somme toute que le monde officiel de la peinture avec tous les carcans et nivellements que cela comporte.

Syndicalisme aveugle

Au Québec, la *Loi sur le statut professionnel des artistes des arts visuels, des métiers d'art et de la littérature et sur leurs contrats avec les diffuseurs* confère à une association reconnue plusieurs fonctions dont celles de défendre les intérêts économiques, sociaux et moraux des artistes professionnels.

Pour un peintre les avantages à être membre de cette association *ad hoc* se résument à des laissez-passer de musées, des rabais chez certains marchands, des publications diverses et à de possibles services d'accompagnement juridiques. Pour s'inscrire, il faut noircir plusieurs pages d'un formulaire, annexer un cv anecdotique et attendre la décision d'un comité d'évaluation.

Bon... Passe encore pour ceux qui aiment la paperasse, les règlements et les statuts d'artistes officiels. En revan-

che, ce qui me fait bien rire c'est le passage suivant tiré de la demande d'adhésion :

« IMPORTANT! Aucun dossier visuel. [L'association] ne demande pas de dossier visuel et ne porte pas de jugement sur l'esthétique, la facture ou tout autre aspect technique d'une œuvre puisque la loi [...] n'y porte aucune attention. Ce rôle est réservé aux diffuseurs et aux subventionneurs. Les décisions du comité d'admissibilité [...] ne se fondent que sur les quatre critères énoncés dans cette Loi. »

Bel exemple de corporatisme et de syndicalisme complètement aveugle!

Bref, une cotisation annuelle de 75 \$, c'est atrocement cher payé pour être *membre-bêlant-en-chœur* d'un simple groupe de pression administratif accrédité par des fonctionnaires. Un groupe issu de la volonté qu'a eue l'État de se donner un interlocuteur unique en matière de politique culturelle. Strictement rien à voir avec l'Art!

Jamais facile de mordre la main qui...

Quand en 2005 le Musée national des beaux-arts du Québec a lancé un appel d'offre dans le cadre de son programme d'acquisition pour sa collection de prêt, il s'est empressé de restreindre d'emblée le nombre des soumissionnaires pour ne conserver seulement ceux que le musée *préjuge dignes* de voir leurs pièces considérées. Voici un extrait des modalités du programme :

« Sont admissibles tous les artistes professionnels qui sont domiciliés au Québec depuis au moins un an. Pour être considéré comme un artiste professionnel, un individu doit satisfaire aux trois conditions suivantes :

— créer des œuvres pour son propre compte ;

- voir ses œuvres sélectionnées, produites, exposées, publiées, mises en marché ou diffusées de quelque façon par des instances reconnues du milieu de l'art ;
- recevoir de ses pairs le témoignage qu'ils le tiennent pour un artiste professionnel tels qu'un prix, une bourse ou une nomination à un jury de sélection. »

(En aparté) Le sujet est trop important pour que je laisse passer, car malheureusement les musées n'échappent pas à l'industrialisation. J'avais pourtant espéré le contraire, trop peut-être. Je suis franchement déçu de voir, encore une fois, ici comme ailleurs, la qualité picturale d'une toile n'être considérée qu'en second lieu!

« Monsieur le directeur du comité d'acquisition, auriez-vous l'amabilité de répondre à quelques petites questions ?

Dans l'histoire de la peinture, combien y a-t-il eu de maîtres célèbres qui, pour la majeure partie de leur vie artistique, n'ont jamais satisfait à l'ensemble de vos critères ?

Combien achèterez-vous de pièces douteuses en provenance de carriéristes plus ou moins talentueux simplement parce qu'ils sont solidement ancrés, pour ne pas dire boulonnés, dans le milieu de l'art officiel québécois et qu'il vous faudra dépenser bon an mal an tous les crédits alloués ?

Quelles sont les *instances reconnues du milieu de l'art* ? Et, au fait, reconnues par qui ? par des non-peintres ?

Croyez-vous que tous les peintres se laissent séduire par les prix, bourses et nominations ? Sommes-nous aux *Academy Awards* d'une quelconque industrie culturelle grand public ?

À votre décharge, vous me diriez peut-être que la définition en cause est celle que l'État a mise de l'avant. Qu'en bout de piste, c'est lui qui achète et que le client est toujours roi. Je vous l'accorde, mais seulement dans la mesure où vous ajou-

teriez que le monde de l'art officiel est gouverné par l'argent, les statuts d'artistes et les chasses gardées et que, en matière de politique culturelle, un musée agit uniquement à titre d'intermédiaire commercial et d'agent payeur pour l'État.

Avouez avec moi que, considérée strictement du point de vue d'un atelier, la définition d'origine politique d'un artiste est picturalement insensée et artistiquement risible, pour ne pas dire loufoque.

Je ne peux m'empêcher de songer que si un musée veut faire de belles acquisitions, il aura toujours avantage à embaucher des gens qui savent voir des tableaux et non des épilucheurs de cv comme on apprend à les rédiger emphatiquement dans les *manufactures-universitaires-pour-artistes-en-arts-visuels*.

Je regrette presque de m'être laissé un peu emporter. Il est vrai que l'État vous subventionne, qu'il a ses exigences. Et qu'il n'est jamais facile de mordre la main qui vous nourrit. Mais dites-moi :

Le jour viendra-t-il où les peintres pourront enfin ne vous soumettre que leurs tableaux ? »

Le vrai prix des choses

Pour bien faire, il me faudrait encore aborder les systèmes de bourses, les subventions, les prix, les galeries... Bref, tout ce qui touche le système économique et financier de la peinture. Je n'en ai pas vraiment envie ; qui plus est, ce serait pour en arriver toujours à la même conclusion :

« L'industrialisation tue ! Elle tue ou restreint très sévèrement la créativité, le libre arbitre pictural, l'amour du métier, l'individualité sensible... Toutes ces choses pourtant si nécessaires pour peindre avec cœur, tout en tentant de le faire avec Art. »

Quand un peintre se plie aux dictats de l'industrie, il n'agit pas en tant que créateur. Tout au plus n'est-il qu'un interprète, comme le sont les musiciens d'un orchestre symphonique et la vaste majorité des chanteurs.

Vincent van Gogh a déjà écrit: « À mon sens, travailler pour vendre n'est pas exactement le bon chemin, c'est plutôt se payer la tête des amateurs », une phrase à réactualiser en 2011. Or « À mon sens, travailler pour vendre, demander des subventions, exposer, être accepté dans les mondes officiels... c'est se payer la tête du public [le plus souvent à même ses impôts]. »

Et parce que personnellement, un jour, il m'a fallu choisir... :

Je ne participe et ne m'intéresse qu'aux seuls événements, regroupements, expositions, concours, subventions et tutti quanti qui mettent fortement l'accent sur la qualité picturale des tableaux et qui considèrent tout le reste comme très accessoire, voire inutile .

Quant à ceux qui relèguent les tableaux en queue de peloton... je les fuis comme la peste...

La vraie vie



